



Michel Zévaco

LES AMANTS DE VENISE

Biographie et informations

Nationalité : France

Né(e) à : Ajaccio (Corse-du-Sud) , le 01/02/1860

Mort(e) à : Euabonne (Seine-et-Oise) , le 08/08/1918

Biographie :

Fils de militaire, Zévaco suit son père dans toutes ses mutations mais, quand sonne pour lui l'heure d'embrasser une carrière, il choisit l'enseignement.

Par la suite, il s'engage un temps dans les Dragons. La discipline militaire n'enthousiasme guère ce futur socialiste et anarchiste mais il semble pourtant sincèrement attaché à certaines valeurs de la Grande Muette, tels le sens du devoir, l'amour de la patrie, l'héroïsme et l'esprit de corps.

En 1888, son engagement se termine et il sort son premier ouvrage, directement inspiré de la vie militaire, "Le Boute-Charge".

Rendu à la vie civile, il se rapproche des milieux socialistes et, en 1889, entre comme journaliste à "L'Egalité". Il devient l'un des piliers du quotidien, participant à tous les combats politiques de l'époque et créant même un feuilleton, "Roublard & Compagnie", qu'il sous-titre : "Les tripoteurs du socialisme."

Il devient anarchiste et son premier roman-feuilleton historique, "Le chevalier de La Barre", évoque d'ailleurs un méfait célèbre de la religion catholique dans notre pays, méfait que Voltaire fustigea en son temps.

Dans les dernières années du XIXème siècle, Zévaco connaît véritablement la gloire journalistique. C'est dans les périodiques que paraissent ses premiers grands romans populaires : "Borgia - Triboulet" et, bien entendu, quelques-uns des volumes formant le cycle des "Pardaillan".

Peu à peu, il abandonne le roman politique pour se consacrer exclusivement au roman historique. En 1904, ce glissement le fera quitter le journal de Jaurès pour émigrer au "Matin", où il retrouve Paul d'Ivoi et Gaston Leroux.

Michel Zévaco meurt dans sa propriété d'Euabonne, le 8 août 1918. L'anarchiste s'était rangé des voitures.

Si l'on passe outre les tics de langage propres aux grands feuilletonistes du XIXème siècle et leur manie de "tirer à la ligne", on est vite séduit par la fougue, la justesse de traits et l'imagination débridée dont Zévaco fait preuve, non seulement dans "Les Pardaillan" mais aussi dans des livres moins connus comme "Le Capitan" ou "Borgia !" En outre, une lecture au second degré demeure possible, qui révèle bien, dans ces capitaines de fortune que le romancier affectionnait, des doubles historiques (et plus heureux dans leurs combats) à vocation anarchisante.

Table des matières

I LES SOUTERRAINS DE SAINT-MARC.....	4
II JUANA EN MARCHE.....	43
III MÈRE OU COURTISANE.....	62
IV L'HOMME BRUN DES FORÊTS.....	84
V SUITE DE L'HOMME BRUN DES FORÊTS.....	98
VI LA GONDOLE D'AMOUR ET DE MORT.....	109
VII LE PREMIER BAISER D'AMOUR DE JUANA.....	135
VIII IMPERIA.....	141
IX BIANCA.....	151
X VIERGE.....	160
XI LE CARDINAL-ÉVÊQUE DE VENISE.....	175
XII LA FILLE DE LA COURTISANE.....	192
XIII GENNARO PAIE SA DETTE.....	216
XIV SOUS LE PONT DES SOUPIRS.....	237
XV LAISSER COURRE.....	252
XVI DIGNA TANTO NOMINE.....	274
XVII LA TOMBE DE BIANCA.....	296
XVIII DEUX AMIS.....	318
XIX UNE SPÉCULATION DE L'ARÉTIN.....	340
XX LE PÈRE ET LA FILLE.....	355

XXI RENCONTRE.....	365
XXII LA RENCONTRE (<i>suite</i>).....	389
XXIII ÉVASION DE DANDOLO.....	422
XXIV OÙ L'ARÉTIN ÉCRIT ENCORE UNE LETTRE.....	445
XXV L'ÉPOUSE.....	463
XXVI JETTATURA.....	486
XXVII ROLAND CANDIANO.....	504
XXVIII SCALABRINO.....	509
XXIX LE VIEUX DOGE.....	523
XXX TRIOMPHE DE FOSCARI.....	535
XXXI LE PONT DES SOUPIRS.....	550
XXXII SUPPLICE DE FOSCARI.....	566
ÉPILOGUE LES AMANTS DE VENISE.....	572

I

LES SOUTERRAINS DE SAINT-MARC¹



En ce temps-là, le chef de la police vénitienne était un certain Gennaro – Guido de son prénom – homme d'une quarantaine d'années, brun de poil, énergique de tempérament, et, comme tous les fonctionnaires de cette république tourmentée par les révolutions d'antichambre et les batailles autour du pouvoir, doué d'un solide appétit d'ambitieux.

Guido Gennaro convoitait la place de Dandolo, comme Altieri convoitait la place de Foscari, comme Foscari convoitait de transformer la couronne ducale en couronne royale.

Il était, disons-nous, chef de la police visible et occulte de Venise, et n'avait au-dessus de lui comme supérieur direct que le grand inquisiteur. C'est assez dire que le personnage était redoutable.

Du reste, il exerçait son métier avec une sorte de conscience et n'avait d'autre passion que de flairer une bonne

¹ Le récit précédent a pour titre : *Le pont des soupirs*.

conspiration, de l'inventer au besoin de toutes pièces, pour avoir la joie et l'honneur de la déjouer. Il ne jouait pas, comme cela arrivait à maint seigneur qui se ruinait aux dés. Il ne faisait pas grande chère, et pourtant, recevait magnifiquement deux fois l'an, à Pâques et à Noël. On ne lui connaissait ni femme ni maîtresse. Son grand plaisir était de se promener seul, le soir, dans Venise, déguisé tantôt en bourgeois, tantôt en marinier ; il frôlait alors les groupes de promeneurs, entrait dans les cabarets, dont tous les patrons étaient ses créatures. Maître Bartolo le Borgne, patron de l'Ancre-d'Or, était de ses amis. Le résultat de ces promenades était généralement que deux ou trois pauvres diables étaient saisis dans leur lit au moment où ils s'y attendaient le moins et se voyaient condamnés, les uns à deux ans de plombs, les autres aux galères, les autres à cinq ou six ans de puits : la sinistre manne du tribunal était inépuisable. Alors le seigneur Guido Gennaro se frottait les mains. Il avait coutume de dire que, dans une ville policée, le principal monument, le seul vraiment utile, c'était la prison. Il était l'âme visible de la prison. Il rêvait d'une prison gigantesque où il eut enfermé toute la ville, et d'une organisation sociale qui n'eût admis que deux catégories de citoyens : les prisonniers et les geôliers.

Le lendemain du jour où nous avons vu Bembo évoluer de l'Arétin à Sandrigo et de Sandrigo à Imperia, vers la nuit tombante, le chef de la police, Guido Gennaro, achevait de se grimer devant un grand miroir.

Ayant achevé de travailler sa tête, il passa dans un cabinet où étaient accrochés d'innombrables costumes, et choisit un habillement complet de barcarol aisé dont il se revêtit, soigneux des détails et attentif au moindre accessoire.

« Hum ! grommelait-il tout en s'habillant, voici l'occasion ou jamais. Dandolo était fait pour être grand inquisiteur comme je suis fait, moi, pour être roi d'Espagne. Et encore !... Le voici sur les dents. Il me laisse tout le soin de la surveillance et ne

veut même plus écouter mes rapports. Bien mieux, il disparaît, sous prétexte de soigner le mari de sa fille, blessé, dit-on... blessé par qui ? comment... Je donnerais bien un mois de mes appointements pour le savoir... Mais le palais Altieri est devenu une tombe où nul ne pénètre... Le diable n'y verrait goutte... Toujours est-il que Dandolo n'est plus grand inquisiteur que de nom... et encore, d'après ce que j'ai cru comprendre, il ne tardera pas à résigner. Qui sera grand inquisiteur ?... Oui, Gennaro, mon ami, qui va s'emparer de ces magnifiques et redoutables fonctions ? »

En posant cette question, il se regardait dans le miroir et arrangeait un pli de son bonnet de marin.

« Pourquoi ne serait-ce pas moi ? fit-il tout à coup. Je ne suis point patricien ? La belle affaire ! Je suis en somme convenablement apparenté ! Je fais bonne figure. Et puis, tous les grands inquisiteurs ont-ils été des patriciens de souche ? Et les doges ? Et les évêques ? Bembo est un rien du tout... Oui, oui, Gennaro, voici l'occasion ou jamais ! »

Il s'assit dans un fauteuil, se replaça devant le miroir et dit :

« Si l'homme que je vois là dans ce miroir était le doge, voici ce que je lui dirais : « Monseigneur le doge, vous êtes dans une triste situation, et l'État court avec vous un grand péril. Que suis-je, moi ? Simplement le premier sbire de la république. C'est quelque chose, certes. Un sbire, monseigneur, c'est une oreille ouverte sur le silence, un œil ouvert sur la nuit, une main qui tâte le néant, une ombre qui glisse dans l'ombre. Silence, nuit, néant et ombre lui révèlent leurs secrets. Il n'y a pas de secrets pour moi, monseigneur. Veuillez m'entendre. Vous avez culbuté la famille des Candiano. Le vieux doge, vous l'avez aveuglé, c'est parfait. Le diable sait ce qu'il est devenu. Malheureusement pour vous et pour l'État, le vieux loup a laissé un louve-

teau qui a grandi. Gare au louveteau, monseigneur. Il a maintenant les crocs fort aigus. La grande erreur de votre règne, je vais vous la dire : il fallait laisser vivre le vieux Candiano et aveugler Roland. Le vieux serait mort de douleur, et Roland serait impuissant. Mais on ne peut tout prévoir. Il eût fallu prévoir que Roland Candiano percerait des murs épais de dix pieds et que le pont des Soupîrs serait pour lui une simple promenade comme peut l'être le Rialto pour tel jeune seigneur courant parader devant sa belle. Passons. Venez avec moi, monseigneur. Entrons dans ces cabarets : vous y entendrez exalter la mémoire de Candiano. Parcourons le port, le Lido, les quais ; partout, c'est la légende de force, de courage et d'intrépidité. Monseigneur, si vous voulez étouffer la légende de Roland le Fort, coffrez tout le peuple de Venise. C'est impossible, dites-vous ? Alors, emparez-vous de Roland !... Ah ! ah ! c'est là que je vous attends !... Peste ! s'emparer de Roland Candiano ? Diable ! Oh ! oh ! voilà le chef-d'œuvre. Roland est à Venise. Il y est seul. Il brave archers et sbires. Il est où il veut. On croit le tenir ? Il n'y est plus ! On cerne l'île d'Olivolo ? Il s'évanouit ! On envahit la maison du port ? Il s'envole en fumée. Diable d'homme... Eh bien, monseigneur, ce terrible Roland, qui s'est créé roi de la Montagne et duc de la Plaine, qui a derrière lui deux mille fanatiques, ce Roland que les barcarols chantent à voix basse, dont les femmes rêvent, et en qui espèrent les hommes, ce Roland, qui va vous pulvériser, le voici, je le tiens, je vous l'apporte, prenez-le !... Monseigneur, pour un tel service, faites-moi grand inquisiteur. »

Et Guido Gennaro s'inclina positivement devant le miroir.

En se redressant, il regarda autour de lui, comme si, en vérité, il eût été surpris de ne pas entendre la réponse du doge.

Il éclata de rire et se frotta les mains.

« Voilà, dit-il, voilà le discours que je tiendrai bientôt à maître Foscari, doge de Venise par la grâce du diable. Bientôt !... Qui sait ? Demain, peut-être !... Allons ! allons ! à l'œuvre !... Ce Roland est certainement un être plein de ruse. Il eût été un chef de police presque aussi fort que moi. Mais moi, je suis encore plus fort que lui. En effet, lui ne me devine pas, et moi, je le devine. Lui s' imagine qu'il n'aime plus Léonore, et moi, dans tous ses actes, je vois éclater son amour. Lui est convaincu qu'il ne doit plus aller à l'île d'Olivolo, et moi je sais que c'est là qu'il reviendra tôt ou tard ! Ah ! ah ! la belle Léonore qui était là et qui nous ordonnait de nous retirer ? Pourquoi ? Oui, pourquoi ?... Roland, mon bel oiseau bleu, tu reviendras au nid, c'est moi qui te le prédis... au nid, à la cage ! Allons visiter la cage !... »

Comme on peut s'en rendre compte, Guido Gennaro, pour un chef de police, raisonnait raisonnablement.

Il se frotta encore les mains, c'était peut-être une manie chez lui, puis s'étant assuré par un dernier coup d'œil au miroir qu'il était méconnaissable, il sortit et se mit en route vers l'île d'Olivolo. Il n'y alla pas directement. Selon son habitude, il s'arrêta en deux ou trois cabarets et parvint ainsi à l'Ancre-d'Or.

Maître Bartolo le Borgne le reconnut aussitôt, malgré son déguisement, et vint à lui avec un sourire qui montrait ses dents aiguës. On eût dit un chacal rencontrant tout à coup un tigre et s'apprêtant à lui faire compliment.

« As-tu du nouveau ? demanda le chef de police.

– Le terrible Scalabrino, le bras droit de Roland Candiano, celui qui a démantelé le pont des Soupîrs d'un seul coup de poing, dit-on...

– Eh bien, achève...

– Mort ! »

Le chef de police eut un éclair de joie dans les yeux.

« Si tu dis vrai, Bartolo, tu as gagné dix ducats pour la nouvelle. Mais la chose est-elle sûre ?

– C’est moi qui l’ai tué, seigneur.

– Toi !

– Moi-même. Il est venu ici, je l’ai grisé, il s’est endormi... pour ne plus se réveiller.

– Bartolo, passe chez moi demain matin ; des serviteurs comme toi doivent être récompensés.

– Ce n’est pas tout, seigneur ; Sandrigo...

– Ne me parle pas de celui-là ; c’est inutile.

– Il est donc pris ?

– Mieux : il a pris du service. »

Et laissant le Borgne stupide d’effarement, Guido Gennaro s’élança au-dehors ; plus que jamais l’épiderme de ses mains eut à subir les rudes manifestations de sa joie.

« Scalabrino tué ! grommelait-il, cela est un coup de maître ! Roland, Roland, je te tiens !... »

Il était près de dix heures lorsque le chef de la police arriva près de l’île d’Olivolo. Il modéra alors sa course, s’éclipsa, rampa dans les zones d’ombre, pareil à une larve nocturne.

Il atteignit ainsi le mur d'enceinte du jardin Dandolo.

Quelques instants plus tard, il était dans l'intérieur. En tombant du haut du mur, il n'avait pas fait plus de bruit que n'en peut faire une feuille sèche tombant d'un arbre.

Guido Gennaro demeura dix minutes à la place même où il était tombé, ne respirant pas ; la nuit étant opaque, il avait fermé les yeux et concentré en ses oreilles toute sa force d'inquisition.

Aucun bruit suspect ne lui parvint.

Alors, lentement, il se redressa.

« De deux choses l'une, songea-t-il. Ou Roland est ici, et je cours chercher dix hommes ; alors, mort ou vif, il est à nous. Ou il n'y est pas, et je trouve le vieux Philippe. Il y a longtemps que je veux faire connaissance avec cet imbécile, il peut servir. Allons... »

Alors il rampa à travers les massifs dépouillés de leur feuillage.

Parvenu vers le milieu du jardin, il s'arrêta net ; la maison lui était visible. Et par les interstices d'un volet du rez-de-chaussée filtrait un mince filet de lumière.

Le cœur du chef de police se mit à battre sourdement.

« De la lumière à cette heure-ci !... Le vieux domestique ne veille pas tout seul... Qui est là ?... Oh ! ne pouvoir, d'ici, percer ces murs, voir l'homme qui est là ? Pourtant, il faut que je le voie !... Allons !... »

Il se remit à ramper et arriva contre la maison.

Voir était impossible. Gennaro se mit à écouter.

À genoux près du volet du rez-de-chaussée, l'oreille collée à la fente par où s'échappait le filet de lumière, pétrifié, statue insensible à tout ce qui n'était pas la voix de l'intérieur, le chef de police eût provoqué l'admiration de l'observateur qui eût pu l'examiner à ce moment.

Cinq minutes s'écoulèrent.

Gennaro se mit alors à reculer lentement.

À cet instant, le même observateur l'eût trouvé effroyable. Un rictus déformait sa bouche. Il était devenu plus souple encore, si possible, dans son mouvement de retraite, il s'entourait de plus de silence et de nuit.

Voici les dernières paroles que le chef de police avait nettement entendues :

« Monseigneur, passerez-vous la nuit ici ?

– Oui, Philippe. Je suis las. J'ai besoin d'une bonne nuit de repos, peut-être la trouverai-je ici. »

Gennaro avait reconnu les deux voix. La première était celle du vieux Philippe, la deuxième celle de Roland.

Un autre se fût trahi par quelque mouvement précipité.

Gennaro, qui avait mis un quart d'heure à gagner la maison, mit une demi-heure à retraverser le jardin.

Il atteignit le mur et se redressa. Et cette fois, sûr de lui, il murmura avec un indicible accent de joie folle :

« Je le tiens ! »

À ce moment, une ombre se dressa près de lui, une main s'abattit sur son épaule. Gennaro ne tressaillit pas, ne cria pas.

Toutes les forces de sa pensée se concentrèrent sur cette pensée : se débarrasser, sans faire de bruit, de cet assaillant quel qu'il fût.

La main de l'inconnu avait glissé de l'épaule à son bras gauche qu'elle serrait comme un étau.

Gennaro chercha son poignard à sa ceinture.

Mais il n'eut pas le temps de dégainer.

L'autre main de l'inconnu venait de s'abattre sur son bras droit.

Le chef de la police se sentit paralysé. Tout mouvement lui était impossible. Son sang-froid ne l'abandonna pas. D'une voix basse qui ne tremblait pas, il dit :

« Mille ducats si tu me lâches ! »

Pour toute réponse, l'inconnu serra plus violemment ses mains de fer dont les doigts s'incrustèrent dans les bras de Gennaro.

Le chef de police se sentit soulevé en l'air.

Le formidable inconnu qui venait de l'agripper se mit en marche silencieusement. Alors Gennaro essaya une suprême défense.

Les doigts de fer s'incrustèrent plus tenaces, et cette fois, un cri de douleur échappa au chef de police.

L'inconnu, toujours portant le policier qui, maintenant, n'essayait plus aucune résistance, traversa rapidement le jardin, atteignit la maison et frappa du pied. La porte s'ouvrit, et, au jet de lumière, Gennaro reconnut son mystérieux et rude adversaire.

« Scalabrino ! » murmura-t-il d'une voix étouffée.

Le géant déposa le chef de police dans la pièce du rez-de-chaussée, où plus d'une fois déjà le lecteur a pénétré. C'était, on se le rappelle, l'ancienne salle à manger de Dandolo.

Là se trouvaient Roland Candiano et le vieux Philippe.

Gennaro, libre de ses mouvements, se frotta l'un et l'autre bras.

« Pardieu, compère, dit-il avec une gaieté qui n'avait rien d'affecté, je vous fais compliments sur les tenailles d'acier qui vous servent de mains. »

Roland interrogea Scalabrino d'un coup d'œil.

« C'est bien simple, dit le colosse ; lorsque je suis parti, il y a une heure, j'ai eu l'idée de faire en flânant le tour du mur. J'ai vu monsieur qui sautait. J'ai sauté après lui, je l'ai suivi pas à pas, et je l'ai saisi au moment où il allait s'en aller par le même chemin.

– Vraiment ! s'écria le chef de police avec admiration, les choses se sont-elles passées comme vous dites ?

– Puisque vous voilà !

– Eh bien, je vous félicite. Je ne pensais pas que quelqu'un fût capable de me suivre à la piste sans que mes yeux, mes oreilles ou mon nez m'avertissent.

– Qui êtes-vous ? demanda Roland.

– Un pauvre barcarol qui se confie à votre générosité. Vous pouvez, seigneur, me livrer aux sbires, et je serai condamné. De cinq ans peut-être, je ne reverrai plus la lumière du jour...

– Que veniez-vous donc chercher ici ? Parlez franchement, je ne suis pas un homme à vous livrer aux sbires. »

Si maître de lui que fût Gennaro, il eut un mouvement comme pour se frotter les mains ; heureusement la douleur l'arrêta net.

« Bon ! songea-t-il. La chose est limpide, maintenant. Il va me renvoyer en me donnant quelque pièce de monnaie. Dans une demi-heure, je viendrai... la lui rendre. »

En même temps, il baissa la tête, comme honteux d'avoir à avouer sa faute.

« Eh bien ? insista doucement Roland, parlez donc, et surtout dites la vérité... »

– C'est que cette vérité est dure à dire, seigneur, et je suis d'autant plus honteux, maintenant, que vous m'avez promis de ne pas me livrer.

– Je tiendrai ma promesse si tu me dis la vérité. Mais songes-y bien avant de parler ; tu n'es libre qu'à cette condition. Si tu mens, je ne me croirai tenu à aucune indulgence.

– Soit donc ! La vérité tout entière, je vais vous la dire. Depuis quelque temps mes affaires vont mal.

– Tes affaires de barcarol ? »

Gennaro sourit.

« Vous ne le pensez pas, seigneur. Je ne suis barcarol qu'en apparence et vous avez l'œil trop fin pour ne pas vous être aperçu que je porte un déguisement. De plus, je me suis vanté tout à l'heure de ne m'être jamais laissé prendre... excepté par ce digne compagnon, ajouta-t-il en désignant Scalabrino. Non, non, mon métier n'est pas de pousser les gondoles le long des canaux, en chantant des poésies, et de ronfler sur les quais, les pieds au soleil tout l'après-midi... Métier de paresseux, seigneur !

– Quel est donc le tien ?

– Vous l'avez deviné, j'en suis sûr ; c'est me glisser la nuit dans les maisons mal gardées, de les visiter en tout bien tout honneur, sans réveiller personne, puis de me retirer poliment. Ces visites, je ne les fais qu'à des maisons dignes d'être vues, et telle est en général mon admiration pour les choses que je vois, que je m'en vais rarement sans emporter un petit souvenir, quelque bijou précieux ou quelque argenterie, ou même quelque sac rempli de ces médailles qu'on appelle des ducats et des écus. Vous ne pouvez vous figurer à quel point j'aime les médailles... »

Roland s'était assis et, le menton dans la main, regardait Gennaro avec une sorte de gravité.

« Bon, pensa le chef de police, il va me faire un cours de vertu ; pourvu que cela ne dure pas trop longtemps ! »

« En un mot, dit Roland, vous exercez le métier de voleur ?

– Hélas ! Il faut bien faire quelque chose en ce monde. Or, comme je vous le disais, seigneur, mes affaires vont mal depuis quelque temps. Point d'aubaine. Plus de franche lippée. La misère ! Et ce soir, j'allais, vagabond, triste et morose, lorsque je vis cette maison. J'entrai dans le jardin, je m'approchai, j'entendis des voix, je vis une lumière et je me retirai fort désappointé. J'allais de nouveau enjamber le mur, me promettant de revenir demain... vous voyez que je suis franc jusqu'au bout... lorsque je sentis s'abattre sur moi les tenailles de ce rude compagnon... Vous savez tout, seigneur. »

Roland, comme nous avons dit, avait écouté gravement cette histoire, et pas un signe extérieur ne put laisser croire à Gennaro qu'il en eût reçu une impression défavorable.

Le chef de police attendit pourtant sans trop d'inquiétude.

La connaissance qu'il avait du caractère de Roland lui donnait une assurance qu'il n'eût certes pas eue devant un de ses sbires.

À ce moment retentit dans le jardin un coup de sifflet doucement modulé. Roland et Scalabrino tressaillirent. Gennaro dressa les oreilles. Alors Roland se leva et, se dirigeant vers la porte, dit :

« Scalabrino, surveille étroitement pendant mon absence le seigneur Guido Gennaro, chef de la police vénitienne, qui veut bien nous rendre visite. »

Et il sortit, laissant Gennaro foudroyé, hébété de stupéfaction.

Dans le jardin, Roland marcha jusqu'au cèdre. Là, il répéta le coup de sifflet qu'il avait entendu. Presque aussitôt, un homme se dressa près de lui et dit :

« Monseigneur, c'est pour cette nuit.

– Et tu peux nous conduire ?

– Oui, monseigneur, sans danger.

– C'est bien, attends-moi ici. »

Roland rentra dans la maison.

« Monsieur, dit-il à Gennaro, vous êtes mon prisonnier. »

Le chef de police avait essayé d'employer ces quelques minutes à trouver une issue au traquenard où il s'était jeté.

Mais cette fois il était pris de court.

« Vous êtes mon prisonnier, reprit Roland. Et je vais vous appliquer le traitement même que vous m'eussiez appliqué si le hasard m'avait fait votre prisonnier.

– Je ne feindrai pas plus longtemps, dit alors Guido Gennaro. Je suis en effet celui que vous dites. Je me borne donc à vous demander quel traitement vous prétendez m'appliquer ? »

Le chef de police avait repris tout son sang-froid.

« Je suis perdu, songea-t-il, mais je ne mourrai pas comme un imbécile. Montrons à cet adversaire que je suis digne de lui. Une suprême joute de ruse et d'audace n'est pas une banale agonie. »

On conviendra que l'homme qui, en de si terribles circonstances, était capable de penser et de combiner avec une pareille lucidité, ne manquait pas de courage.

« Qu'auriez-vous fait de moi, si vous m'aviez pris ? demanda Roland.

– Je vous eusse livré au tribunal. Là s'arrêterait ma mission.

– Et qu'eût fait de moi le tribunal ?

– Il vous eût livré au bourreau, répondit Gennaro.

– Et qu'eût fait de moi le bourreau ?

– Il vous eût tranché la tête à moins qu'il ne se fût contenté de vous aveugler. Mais je crois sincèrement que vous auriez eu la tête tranchée. J'ajoute qu'on n'eût pas attendu, cette fois. Pris maintenant, vous auriez été jugé cette nuit même, et dès demain matin, l'échafaud se fût dressé pour vous. »

Guido Gennaro avait tenu le langage qu'il croyait le plus propre à impressionner fortement Roland.

Il cherchait avidement sur la physionomie de Roland les traces de cette émotion qu'il espérait provoquer.

Mais cette physionomie demeurait impénétrable, d'une froideur telle que le chef de police, détournant son regard, sentit le premier frisson d'angoisse mortelle grimper à sa nuque.

Il se répéta :

« Je suis perdu. »

Mais cette fois, aucune pensée de bravade ne vint le reconforter. Il attendit la parole qui allait tomber des lèvres de Roland.

Et cette minute de silence fut poignante.

Roland suivit d'un œil attentif les dégradations successives qui faisaient passer le regard de Gennaro de l'audace à la fermeté, de la fermeté à l'indécision, et de l'indécision à la terreur.

Ce fut quand il le vit dans cette dernière phase qu'il prononça :

« Guido Gennaro, vous êtes venu m'attaquer chez moi sans que je vous aie jamais fait le moindre mal.

– Je voulais sauver l'État, c'était mon devoir.

– Dites que vous vouliez vous présenter au Conseil des Dix ma tête à la main, et pour prix de cette tête que vous lui eussiez jetée, lui réclamer sans doute quelque faveur nouvelle. Me suis-je trompé ?

– Eh bien, non ! Vous ne vous trompez pas, s'écria Gennaro, l'ambition m'a poussé en effet. »

Un rapide et insaisissable éclair de joie passa dans les yeux de Roland. Mais le chef de police ne s'en aperçut pas.

« Donc, reprit Roland, vous m'avez attaqué. Vous êtes vaincu. Vous m'auriez livré au tribunal de la république. Je vais vous livrer au tribunal de la montagne qui vous jugera selon des lois plus justes que celles que vous m'auriez appliquées.

– Le tribunal de la montagne ? » murmura Guido Gennaro.

Il ne connaissait que trop cette redoutable institution qui fonctionnait dans les montagnes de la Piave.

« Dites-moi tout de suite que vous voulez me faire tuer !

– Le tribunal jugera », répondit Roland.

À ce moment, on gratta au volet d'une façon spéciale.

« Entre ! » fit Roland.

L'homme que nous avons entrevu sous le cèdre du jardin se montra dans l'entrebâillement de la porte et dit :

« Monseigneur, il est temps.

– C'est bien, partons », répondit Roland qui, d'un coup d'œil, désigna le chef de police à Scalabrino.

Roland se mit en marche sans plus s'occuper de son prisonnier.

Scalabrino, d'une main, avait empoigné Gennaro par le bras, et de l'autre avait tiré sa dague, en disant :

« Un cri, un geste, et vous n'aurez pas la peine d'être jugé.

– C'est bon, fit Gennaro, je me tairai. »

Au moment où Roland passa près de l'église, onze heures sonnèrent.

La petite troupe, Roland en avant, Gennaro entre ses deux gardes, atteignit le canal. Parmi les gondoles amarrées à quai, une seule avait encore son fanal allumé – un petit fanal rouge placé au bout recourbé de la proue.

Roland marcha jusqu'à cette gondole et fit entendre le sifflement modulé qui lui avait déjà servi de signal dans le jardin d'Olivolo.

Presque aussitôt deux hommes surgirent de la tente, et l'un d'eux, sautant à terre, le bonnet à la main, s'approcha en disant :

« Où faut-il vous conduire, monseigneur ?

– À Saint-Marc », dit Roland en prenant place dans l'embarcation.

Guido Gennaro fut invité à entrer sous la tente et à s'y tenir tranquille. Roland demeura près des rameurs.

La gondole se mit à filer le long des canaux, et une demi-heure plus tard, s'arrêta près de la place Saint-Marc.

Les quatre passagers débarquèrent, c'est-à-dire Roland, le chef de police, Scalabrino et son compagnon.

Celui-ci, dès lors, marcha le premier.

« Où me conduisent-ils ? » songea le chef de police.

Il avait d'abord supposé que la gondole allait sortir de Venise et qu'on allait le conduire dans la montagne. Cela lui laissait un jour de réflexion, et puis il comptait sur les hasards de la route.

Or, on le faisait débarquer devant Saint-Marc.

Silencieusement, on longeait le pied du vaste et sombre monument.

Enfin, on s'arrêta devant une petite porte basse pratiquée sur l'un des flancs de la cathédrale.

L'homme qui, depuis le jardin, servait de guide à Roland, sortit de ses vêtements une clef et ouvrit. Quelques instants plus tard ils étaient dans l'intérieur de l'église, vaguement éclairée par quelques lumières placées en des chapelles latérales.

« Vite ! dit l'homme. Il va être trop tard. »

Il entraîna ses compagnons derrière le maître-autel, ouvrit une autre porte et commença à descendre un escalier.

Au bout de trente marches, il s'arrêta.

Là, l'obscurité était complète. L'homme alluma une lanterne sourde.

Gennaro constata qu'il se trouvait dans une des cryptes de Saint-Marc. C'était une salle assez vaste autour de laquelle étaient rangés des tombeaux.

L'homme se dirigea vers l'un de ces tombeaux, poussa un ressort et dérangea une dalle. Roland entra dans le tombeau.

Scalabrino l'y suivit, entraînant le chef de police.

Alors la dalle reprit sa place.

Au centre de cette dalle, un trou en losange avait été percé, sorte de fenêtre grillagée.

Par cette fenêtre, de l'intérieur du tombeau, on pouvait voir et entendre ce qui se passait et ce qui se disait dans la crypte.

« Regardez et écoutez ! fit Roland d'une voix grave ; mais pas un mot, ou vous êtes mort. »

Scalabrino montra son poignard.

« Ne craignez rien », dit Gennaro frappé d'étonnement.

À ce moment, la faible lueur qui éclairait la crypte s'éteignit ; l'homme qui avait conduit Roland s'était éloigné.

Un quart d'heure s'écoula dans le plus profond silence.

Tout à coup, les sons lointains, graves et tristes du bronze se firent entendre en haut, comme très loin. Gennaro compta douze coups.

« Minuit ! » murmura-t-il.

Les dernières vibrations du bronze résonnaient encore sourdement lorsque la crypte s'emplit de lumière.

« Regardez bien », souffla Roland.

Et il se recula pour laisser place à Gennaro.

Le chef de police colla son visage au grillage de la minuscule fenêtre du tombeau, et le spectacle qu'il eut sous les yeux l'absorba au point qu'il oublia la situation où il se trouvait.

Une douzaine d'hommes venaient d'apparaître dans la crypte.

Ils portaient des torches. Et c'était la rouge lueur de ces torches qui venait d'éclairer soudain la crypte.

Ces hommes se rangèrent autour de la salle et fichèrent leurs torches, qui sur des dalles, qui sur le socle d'une statue.

Ils étaient douze.

Il y eut ainsi douze torches rangées symétriquement autour de la salle. Chacun des hommes demeura debout près de sa torche.

Gennaro remarqua alors que cette disposition formait une sorte de fer à cheval autour d'une estrade basse sur laquelle étaient placés plusieurs sièges.

Un quart d'heure s'écoula encore.

Alors, des hommes descendant tous par le même escalier commencèrent à apparaître dans la crypte. Ils arrivaient isolément, ou par groupes. Mais tous étaient masqués, tous étaient silencieux ; chacun d'eux, en arrivant dans la salle, prenait place près de l'une des torches. Au bout de vingt minutes, il y eut ainsi autour de chaque torche une dizaine de ces fantômes.

Gennaro comprit que les hommes aux torches devaient être des chefs de groupes.

À ce moment, il y avait en tout une centaine d'hommes dans la crypte. Sur l'estrade, quatre avaient pris place et s'étaient assis.

« Qui sont ces hommes ? songeait le chef de police dont la stupéfaction grandissait. Que veulent-ils ? Sont-ils pour moi ?... Est-ce donc là le terrible tribunal de la montagne ?... Mais non ! ... Roland Candiano serait avec eux et ne se cacherait pas !... Mais alors !... oh ! savoir... comment savoir !...

À cette minute, l'un des hommes qui se trouvaient sur l'estrade se leva et s'avança jusqu'au bord de l'estrade.

Alors, il détacha son masque et le laissa tomber à ses pieds.

Le chef de police retint à grand-peine un cri d'effarement.

Cet homme, qui venait de montrer son visage, cet homme qui paraissait être le chef de cette mystérieuse assemblée, c'était le capitaine général de l'armée vénitienne.

C'était Altieri.

« Seigneurs, amis et frères, dit Altieri d'une voix calme, veuillez, selon l'usage à chacune de nos réunions, découvrir vos visages, afin que la trahison ne puisse se glisser parmi nous. »

Tous les masques tombèrent à la fois.

Le chef de police était stupide d'étonnement. Avec une sorte d'angoisse, il examinait les visages des gens qui venaient de se démasquer. Et après avoir reconnu le capitaine général Altieri, il reconnaissait des personnages de l'entourage du doge, des officiers supérieurs de la flotte vénitienne, des patriciens de marque.

Que faisaient là ces hommes ?... Quel était le but de cette mystérieuse réunion ?

Et surtout, oh ! surtout cela, pourquoi Roland qui pouvait le tuer, Roland qui avait parlé de le livrer au tribunal de la montagne, l'avait-il conduit dans les cryptes de Saint-Marc ?... Oui ! Pourquoi l'avait-il fait spectateur invisible de cette scène étrange ?

« Seigneurs, amis et frères, reprit Altieri qui paraissait être le président de cette assemblée, je crois que nous sommes au complet. Tous vous avez compris que l'heure de l'action est proche, et je vous remercie d'être venus vous serrer autour de moi. »

Il parlait avec l'autorité d'un futur maître.

Et sans doute nul ne songeait à lui contester cette autorité, car un murmure général de sympathie accueillit l'exorde du capitaine.

« Un seul d'entre nous manque à cette suprême et dernière réunion, reprit Altieri, et non des moins importantes, c'est Dandolo. »

Un silence inquiet indiqua à Gennaro que l'absence de Dandolo était peut-être une grave déception pour ces hommes.

L'autorité personnelle du grand inquisiteur n'était pas considérable. Mais de par les hautes fonctions qu'il occupait, et surtout de par le prestige du nom glorieux qu'il portait si mal et pour les forces policières dont il disposait, Dandolo était considéré comme un élément indispensable dans une entreprise de ce genre.

Altieri s'aperçut qu'on attendait de lui des explications :

« Seigneurs et amis, continua-t-il aussitôt, le bras que je porte en écharpe vous dit assez que j'ai été blessé. Je me suis battu en effet, battu contre Dandolo. Oui, pour l'intérêt supérieur de notre cause, je n'ai pas hésité à tirer l'épée contre le père de la femme qui porte mon nom... Mais j'avoue que ma main a tremblé ; c'est une faiblesse excusable. Dandolo n'a pas eu pareille faiblesse, lui, et son épée a touché le mari de sa fille. »

Un silence haletant... Toute la salle suspendue aux lèvres du président...

« Pourquoi je me suis battu, le voici : Dandolo m'a brusquement annoncé qu'il ne voulait plus être des nôtres. Il m'a dit avoir réfléchi, et que le bien de l'État exigeait que Foscarini de-

meurât au pouvoir, et que l'intérêt de Venise était de ne rien changer dans la république. »

Les murmures menacèrent.

« Bref, toute la défaite d'un homme non pas décidé à trahir, je me hâte de le dire, mais décidé à se retirer.

– Et qui prouve qu'il ne trahira pas ? » s'écrièrent plusieurs voix.

Altieri sourit :

« J'ai arraché à Dandolo sa parole d'honneur de ne rien révéler de ce qu'il sait. Mais j'ai fait mieux : Dandolo est gardé à vue dans mon palais, et ce soir je l'ai obligé à signer la démission de ses fonctions de grand inquisiteur. Nous n'avons rien à craindre de ce côté, j'en donne la formelle assurance. » Un homme monta sur l'estrade.

« L'amiral des flottes ! murmura Gennaro qui frémissait dans toutes ses fibres et dans son instinct de policier.

– Seigneurs et frères, dit l'amiral, ce qu'a fait notre cher compagnon, futur doge de la république, est tout ce qu'il pouvait faire. Je conçois, vous concevez tous la douleur qu'il a dû éprouver de la défection de Dandolo. Oui, en y songeant, il ne pouvait aller plus loin. Mais nous n'avons pas, nous, les mêmes motifs de famille. Il faut que Dandolo périsse.

– Oui, oui, qu'il meure dès cette nuit !

– Dès cette nuit, c'est mon avis, reprit l'amiral. Voici ce que je propose. Le sort va désigner trois d'entre nous. Ces trois se rendront au palais Altieri où Dandolo est gardé à vue. Ils lui proposeront un loyal duel. S'il n'accepte pas, un coup de dague

fera justice. S'il accepte, l'un des trois se battra, puis le deuxième s'il le faut, puis le troisième, jusqu'à ce que Dandolo soit tué. »

Une acclamation prouva que l'assemblée acceptait cette solution.

L'amiral descendit de l'estrade.

Un nuage passa sur le front d'Altieri.

On sait en quelles conditions Dandolo était installé au palais Altieri ; on sait que loin d'être le prisonnier du capitaine général, c'était lui au contraire qui le menaçait et lui dictait des lois. Il n'y avait en somme de vrai dans le récit d'Altieri que la résolution de Dandolo de se retirer, et sa démission qu'il avait signée dans la soirée pour se consacrer plus sûrement à Léonore.

Qu'advierait-il de cette visite de trois des conspirateurs ?

À quelles extrémités Léonore, poussée par le désespoir, se porterait-elle ?

Altieri demanda le silence et parla ainsi :

« Seigneurs et frères, je combats la proposition qui vient de vous être soumise. Dandolo tué dans mon propre palais, comment expliquerai-je cet événement ?... J'affirme que le père de ma femme est gardé à vue et qu'il ne sortira pas de mon palais. Si nous le tuons maintenant, nous éveillons des soupçons ; au contraire, si nous attendons au lendemain de la réussite, Dandolo mort ou vif demeure jusque-là inoffensif. Je demande donc que vous vous en rapportiez à moi seul de tout ce qui concerne le grand inquisiteur. »

Altieri parlait avec une visible émotion.

Cette émotion fut par tous attribuée aux sentiments que devait éprouver le capitaine général, placé dans la nécessité de frapper le père de sa femme.

En outre, on avait en lui une confiance inébranlable.

Puisqu'il affirmait que Dandolo était gardé à vue, on pouvait s'en rapporter à lui. L'assemblée signifia sa volonté dans ce sens, et l'amiral lui-même déclara que la proposition du président était la plus raisonnable.

Gennaro vit le visage d'Altieri s'éclairer.

« Je ne savais pas, songea-t-il, que le capitaine général aimât à ce point le grand inquisiteur. Il me semblait qu'au contraire... Mais écoutons.

– Que les chefs de groupes, dit Altieri, nous communiquent leurs rapports, et nous prendrons ensuite les suprêmes résolutions. »

Le chef de police vit alors les douze premiers conspirateurs qui étaient arrivés avec des torches se détacher l'un après l'autre et remettre à Altieri des listes sur lesquelles il darda vainement un regard de curiosité intense.

« Sans doute les listes complètes de tous les conspirateurs ! » murmura Gennaro.

Altieri, cependant, aidé de deux ou trois assesseurs, parcourait les papiers qui lui avaient été remis, puis les classait.

Quand ce fut fini, Altieri se dirigea vers l'un des tombeaux.

Une douzaine de conspirateurs déplacèrent la dalle.

Les papiers furent placés là.

Puis la dalle fut remise en place.

Gennaro tressaillit de joie... Décidément, il oubliait Roland et Scalabrino qui, derrière lui, assistaient à toutes les péripéties de la réunion.

Un murmure confus régnait maintenant dans l'assemblée.

Altieri et les douze chefs de groupes conféraient sur l'estrade.

La conférence dura une heure.

Au bout de ce temps, les chefs de groupes allèrent reprendre leurs places, chacun près de sa torche.

Le silence se rétablit, profond et solennel.

Les définitives paroles allaient être prononcées.

En effet, Altieri se plaça de nouveau au bord de l'escalier, et ce fut d'une voix grave, qu'il parla :

« Seigneurs, amis et frères, nous avons avec nous tout ce qui compte dans Venise ; tout ce qui porte un nom, tout ce qui occupe un rang honorable dans notre société est prêt à agir dans le sens que nous voudrons. Quant à la tourbe du peuple, ne nous en occupons pas. Le peuple verra avec joie Foscari qu'il redoute, et me verra d'un œil indifférent prendre sa place. Les fonctions que chacun de vous doit occuper dans le nouvel État que nous fondons sont connues dès longtemps.

« Seigneurs, en présence de vous tous, nos frères, en présence des morts qui m'entendent peut-être, en présence de Dieu qui est dans ce temple, je jure de respecter fidèlement toutes nos conventions ; je jure de respecter les garanties que nous avons débattues et convenues ; je jure de donner à chacun, dès le jour de la réussite, ce qui a été promis à chacun, honneur, argent ou places, chacun ayant demandé en toute liberté, et la demande de chacun ayant été discutée, adoptée par tous. Je jure en un mot de continuer à être votre président lorsque vous aurez placé sur ma tête la couronne ducale. Que Dieu et les morts soient témoins de mon serment de fidélité. De même, souvenez-vous que vous m'avez juré la même fidélité. »

Tous, d'un mouvement spontané, étendirent la main.

Pendant quelques secondes, on n'entendit que le bruit des voix répétant la même formule sous les voûtes de la crypte mortuaire :

« Je jure... je jure !... »

Puis, à nouveau, le silence retomba sur les tombeaux muets.

Alors Altieri continua :

« Tout est prêt. Chacun de nous connaît son poste et ce qu'il doit faire. Seul, le jour de l'action reste à fixer. C'est ce dernier point que nous venons d'arrêter. »

Altieri s'arrêta une seconde, comme pour être plus sûr de l'attention générale. Mais cette précaution était inutile. Les visages des assistants révélaient l'ardeur passionnée de leurs esprits.

« Nous ne nous verrons plus, dit alors le capitaine général. Cette réunion est la dernière. Nous avons donc choisi un jour tel qu'il ne soit plus besoin de nous prévenir... Vous n'ignorez pas, seigneurs et frères, que le doge Foscari n'a pas encore accompli l'antique et traditionnelle cérémonie du mariage du doge avec l'Adriatique. Il a de mois en mois et d'année en année reculé cette cérémonie, qui devait le consacrer. Peut-être espérait-il une autre cérémonie. Or, sur mes instances, et aussi d'après le mécontentement des mariniers, Foscari a résolu d'exécuter cette année la cérémonie. Elle doit avoir lieu bientôt, bien que le jour n'en soit pas fixé encore. Seigneurs et frères, ce jour-là sera le nôtre. Le mariage du doge et de l'Adriatique sera aussi le mariage du doge et de la mort... L'heure même où retentiront les bombardes sera notre heure. Le signal de la fête sera le signal de l'action pour chacun de nous. Tout cela vous convient-il ? »

Une longue acclamation éveilla encore une fois de sourds échos dans la crypte.

« Adieu donc ! proclama Altieri, jusqu'au jour du mariage du doge et de l'Adriatique !... »

Toutes les mains se tendirent vers Altieri qui, ému en apparence d'une puissante émotion, salua ses alliés, serra des mains, prononça des paroles de cordiale affection et se dirigea vers l'escalier.

Un quart d'heure plus tard, tous les conjurés étaient partis.

Les chefs de groupes reprirent leurs torches, et s'étant masqués, s'éloignèrent à leur tour.

La crypte retomba dans une profonde obscurité.

Une demi-heure s'écoula, pendant laquelle le chef de police tourna et retourna mille fois cette question dans son esprit :

« Pourquoi Roland Candiano m'a-t-il fait assister au dernier acte de cette formidable conspiration ? »

Soudain, une faible lueur se montra.

L'homme qui avait conduit Roland apparut dans la crypte, une lanterne sourde à la main.

Comme il avait fait en arrivant, il poussa le ressort. La dalle se déplaça. Roland sortit le premier, puis le chef de police, puis Scalabrino. On remonta l'escalier, et on se retrouva dans la nef de la cathédrale.

Guido Gennaro, encore tout étourdi du spectacle auquel il venait d'assister, palpait d'une joie profonde : la joie de l'artiste qui se trouve soudain en présence de l'œuvre parfaite. Jamais, dans ses rêves de policier, il n'avait osé concevoir une aussi magnifique occasion, une conspiration parfaite, sur le point d'aboutir, tous les fils dans sa main.

Il se surprit à se frotter les mains.

« Superbe ! proclama-t-il en lui-même ; admirable ! Depuis longtemps, Venise, le mystérieux réceptacle des conspirations, n'aura eu une pareille conspiration ! Le capitaine général ! L'amiral ! Les grands dignitaires du palais ! Tous en sont ! Tous... excepté moi ! moi qui vais sauver l'État ! »

Comme il en était là, il s'aperçut que ses guides, ou plutôt ceux dont il était le prisonnier, s'étaient arrêtés et que lui-même, machinalement, s'était arrêté aussi.

Il leva les yeux et regarda autour de lui.

Il vit qu'il se trouvait derrière le maître-autel de Saint-Marc, et que six hommes assis en demi-cercle, graves, immobiles, muets, semblaient l'avoir attendu.

Près de lui, Scalabrino.

À deux pas, Roland Candiano.

Trois cierges avaient été allumés et éclairaient cette scène bizarre.

« Quelle nouvelle scène se prépare ? » songea-t-il.

Lentement, il étudia les six hommes assis en demi-cercle.

Ils avaient des visages hâlés par la vie au grand air et portaient des costumes à demi guerriers. À leurs ceintures, il vit re-luire des crosses de pistolets et des lames de poignards nues.

« Qui sont ceux-là ? » se demanda-t-il.

Ses yeux se baissèrent, un peu hagards.

Aux pieds des six hommes, dans le demi-cercle, sur les dalles, il vit un objet long, une sorte de boîte oblongue.

« Qu'est-ce là ? demanda-t-il à haute voix, sans y songer.

– Ton cercueil », répondit une voix.

Guido Gennaro sentit ce frisson mortel, qui des talons remonte rapidement jusqu'à la nuque, le parcourir, et il devint livide.

« Chefs de la montagne, dit alors Roland, et sa voix, sous les voûtes de Saint-Marc, avait de sourdes sonorités, le rendez-

vous que nous avons dans l'île d'Olivolo aura lieu ici. Nous y sommes en parfaite sûreté. Mais avant de nous occuper de nos affaires, et puisque nous voilà réunis, je vous prie tout d'abord de vous constituer en tribunal pour juger cet homme.

– Anto nous a mis au courant, dit alors l'un des hommes, et, vous le voyez, maître, nous avons pris nos précautions pour le cas où celui-ci serait condamné. »

Du geste, il désignait successivement le cercueil et Gennaro.

Anto, disons-le tout de suite, c'était l'homme qui avait introduit Roland dans l'église d'abord, puis dans les cryptes, puis dans le tombeau.

Celui qui venait de parler reprit :

« Qu'a fait l'accusé ? Qui l'accuse ?

– Moi, dit Roland.

– Parlez, maître. Nous écoutons, et, selon les lois de la montagne, nous jugerons en toute équité, en toute indépendance.

– Mon accusation, dit Roland, tient dans un seul mot : cet homme est Guido Gennaro, le chef de la police de Venise. »

Les six juges regardèrent le faux barcarol sans curiosité apparente.

« La chose est-elle prouvée ? demanda celui qui avait déjà parlé.

– Il est venu ce soir même dans l’île d’Olivolo pour m’arrêter. Est-ce vrai, Guido Gennaro ?

– C’est vrai, dit le chef de police. Mais en cherchant à vous arrêter, je faisais mon devoir, je remplissais mes fonctions.

– L’aveu est formel, reprit le juge de sa même voix calme et tranchante ; il est donc inutile d’insister davantage et nous n’avons qu’à appliquer la loi de la montagne. »

Il se leva.

« Guido Gennaro, poursuivit-il, votre fonction est de nous traquer, nous qui rêvons l’indépendance et la liberté pour tout un peuple opprimé. Nous avons déclaré la guerre à la société vénitienne que vous représentez ici. Votre loi veut la mort pour quiconque d’entre nous vous prenez. Notre loi vous considère comme ennemi et vous condamne à mort. Guido Gennaro, préparez-vous à mourir.

– Je demande pour l’accusé le droit de se défendre », dit Roland.

Les six juges regardèrent Candiano avec étonnement.

« Soit ! qu’il parle, dit celui qui semblait les présider. Guido Gennaro, vous avez entendu ? Nous vous considérons comme ennemi parce que vous nous considérez comme ennemis ; nous vous condamnons à mort parce que vous condamneriez à mort celui de nous que vous prendriez. Notre cher et vénéré maître, celui qui nous a arrachés à l’ignorance et nous a enseigné le sens des choses et de la vie, celui-là veut que vous puissiez vous défendre. Défendez-vous donc, si vous pouvez. Et essayez de nous convaincre que nous ne devons pas vous tuer. Si vous y parvenez, votre vie sera respectée. Parlez, car vous serez écouté en toute équité.

– Vous n’êtes pas des juges, dit Gennaro.

– Ceux qui nous condamnent le sont-ils davantage ?

– Oui, car ils jugent au nom de nos lois.

– Et nous jugeons au nom des nôtres. Vous jugez selon le mensonge et l’iniquité, vous frappez le faible et le pauvre, vous exaltez le riche et le puissant ; notre loi à nous, c’est la vie, le droit de vivre pour tout homme, le droit d’être heureux pour tout ce qui vit. Vous instituez des juges. De qui en tenez-vous le mandat, sinon de vous-mêmes ? Ne soyez donc pas surpris que nous ayons institué des juges émanés de nous-mêmes. »

Le chef de police écoutait avec stupéfaction ces paroles prononcées avec une sorte de fermeté qui ne manquait pas de grandeur.

« Soit, dit-il, vous êtes des juges. En toute équité, vous ne pouvez me condamner pour avoir rempli mon devoir.

– Vous avez appelé votre devoir l’obligation de tuer vos semblables, ou de les saisir et de les livrer au bourreau.

– Non pas nos semblables, mais ceux qui attaquent l’ordre social.

– C’est-à-dire ceux qui vous attaquent vous-mêmes. Notre devoir est donc de tuer qui nous attaque.

– En ce cas, dit Gennaro, vous qui vous vantez d’avoir des pensées de plus de justice que nous, vous êtes en tout point semblables à nous-mêmes.

– C’est vrai ; bien que nos buts soient différents, nos moyens sont les mêmes. Ce sont les moyens de la guerre.

– En ce cas, c’est en vain que j’entreprendrais une défense. Je suis votre prisonnier après le combat, voilà tout. Faites de moi ce qu’il vous plaira. Je ne dirai plus rien. »

Gennaro baissa la tête. Si près de mourir, le courage qui l’avait jusque-là soutenu commençait à l’abandonner...

À ces derniers mots, Roland répondit :

« Voilà, monsieur, ce que je voulais vous faire dire à vous-même, en vous laissant libre de présenter une défense. Vous êtes notre prisonnier après combat et nous devons vous traiter comme un ennemi acharné.

– Tuez-moi donc, puisque vous en êtes le maître. »

Le chef de police croisa les bras et attendit le coup fatal.

Roland Candiano s’approcha de lui et lui mit une main sur l’épaule.

« Guido Gennaro, dit-il, au moment où vous allez mourir, écoutez-moi. Mon père vivait au palais ducal dans le respect des lois et de la liberté de tous. Son crime fut d’avoir pensé que le dernier des mariniers était devant la justice et la loi égal au plus hautain des patriciens. Par la trahison, félonie et brigandage, mon père fut saisi et aveuglé ; ma mère mourut de douleur, moi, je demeurai six ans dans les puits et ma vie fut brisée. Guido Gennaro, ceux qui accomplirent ces forfaits s’appellent Foscari, Bembo, Altieri. Ils sont tout-puissants. Vous connaissiez leur crime. Vous saviez que leur puissance était cimentée de larmes et de sang. Et pourtant vous les serviez aveuglément !

– Ô justice ! murmura sourdement Gennaro.

– Pourquoi dites-vous que vous faisiez votre devoir en venant m’arrêter ce soir dans l’île d’Olivolo ?... Vous saviez que j’étais le justicier accomplissant une œuvre nécessaire ; comme Jean de Médicis, comme tant d’autres, vous pouviez choisir entre le crime et la justice. Vous avez servi le crime ! Jetez bas le masque. Mettez votre âme à nu. Dépouillez votre pensée des verbes sonores et mensongers dont vous voilez votre turpitude. Devoir ! Loi ! Justice !... Et remplacez tout ce fatras par un seul mot qui résume tout ce que vous avez de pensée et de sentiment, vous et vos pareils : intérêt ! Intérêt sordide, calcul ignoble, ambition forcenée ! Alors, vous aurez dit la vérité.

– Ô justice ! » répéta Gennaro.

Et cette fois, comme sous la parole brûlante de Roland, une révolution s’opérait dans son cœur, ses yeux s’emplirent de larmes.

« Guido Gennaro, reprit Roland, une seule larme rachète bien des erreurs. Méditez sur tout ce que vous avez entendu et vu dans cette nuit sous les voûtes de Saint-Marc. Allez, vous êtes libre.

– Libre !... »

Ce fut une rauque exclamation qui s’échappa de la gorge enflammée du chef de police.

Il répéta :

« Libre ! »

Et il tomba à la renverse, évanoui.

Lorsqu'il revint à lui, les personnages qui l'entouraient avaient disparu ; la nuit profonde l'entourait.

Affolé, bouleversé, il se leva et vit qu'il n'était plus dans l'église.

On l'avait transporté sur les bords du canal.

Le chef de police jeta un long gémissement et se mit à courir, éperdu.

Rentré chez lui, il se laissa tomber sur un fauteuil, mit sa tête dans ses deux mains, et sa longue méditation commença par ce mot qui tomba sourdement de ses lèvres :

« Justice !... »

*

* *

Les décisions promptes jaillissent tout à coup d'un cerveau chargé de pensées comme la foudre jaillit soudain d'un ciel d'électricité. Roland Candiano, en allant à Saint-Marc, savait ce qu'il allait y trouver. Dans la grande conspiration d'Altieri contre Foscari, peut-être avait-il joué un rôle actif, bien qu'occulte. Il est certain, en tout cas, que quelques-uns des conspirateurs lui étaient dévoués. Par eux, il était au courant des intentions du capitaine général.

L'idée de mettre ses deux ennemis en compétition était un trait de génie. Foscari ou Altieri succomberait sûrement. Quoiqu'il advînt, lui, Roland, divisait l'adversaire et par conséquent l'affaiblissait. Il paraît prouvé que ce fut notamment sur ses instances que l'amiral prit fait et cause pour Altieri.

Ainsi le doge et le capitaine général entraient en lutte sans se douter que Roland les armait l'un contre l'autre.

Donc, le soir où Roland fut prévenu par une de ses créatures que la dernière réunion des conspirateurs allait se tenir dans les souterrains de Saint-Marc, il connaissait d'avance le spectacle qui l'attendait là. Ce fut à ce moment que le hasard lui livra le chef de police Guido Gennaro. Il l'entraîna avec lui.

Dès que, sous son déguisement de barcarol, il eut reconnu le chef de la police vénitienne, dès cet instant lui vint la pensée que Guido Gennaro devait être un élément actif dans le dispositif de ses forces et l'accomplissement de l'œuvre qu'il poursuivait avec une terrible patience.

Instantanément, les deux idées de la conspiration et du chef de police s'associèrent en lui.

Révéler à Guido Gennaro tout ce qui se tramait, et les noms des conspirateurs, et le chef de l'entreprise, tel fut le plan immédiatement conçu et exécuté comme on a vu.

Les conséquences de cette décision pouvaient être formidables.

Ce pouvait être la guerre civile entre les patriciens partagés en deux camps, c'est-à-dire l'extermination ou tout au moins l'épuisement de tous ceux qui avaient intérêt à asservir le peuple et Venise.

Une fois Gennaro informé par le spectacle qu'il avait sous les yeux, Roland lui faisait grâce ! Une fois le tigre armé de dents solides, il le lâcherait. C'était formidable comme conception.

*
* *

Guido Gennaro revint au bout de deux ou trois heures du prodigieux étonnement qui avait d'abord paralysé sa pensée. Peu à peu, son émotion se calma aussi, et il se mit à réfléchir.

Mais, par une sorte d'étrange pudeur, toutes les fois que ses réflexions s'arrêtaient à Roland Candiano, il faisait effort pour songer à autre chose. Cependant, c'était à Roland qu'il revenait toujours comme malgré lui. Et de ce côté, l'étonnement persistait : étonnement de se voir encore vivant, étonnement de cette scène de la condamnation, qui se terminait par cette secousse violente :

Roland lui disant : « Vous êtes libre... »

Il mit fin au trouble qui l'agitait en grognant :

« Mon devoir est de l'arrêter. Je l'arrêterai. Mais voyons d'abord au plus pressé. »

Et tout son instinct de policier réveillé, il se mit à rire silencieusement, en songeant au vaste coup de filet qu'il allait préparer. Longuement, il se promena à pas lents, se frottant les mains, continuant son effort.

« Cette fois, conclut-il, je crois que je serai grand inquisiteur... »

Puis, après un tressaillement soudain :

« Et quant à lui... oui... il faut que je l'arrête ! »

II

JUANA EN MARCHÉ



Juana était arrivée à Venise le lendemain du jour, où, dans la scène à laquelle elle avait assisté, elle avait dit adieu à Roland et à Scalabrino. Elle n'eut pas un instant la pensée de se réfugier dans la vieille maison du port.

Elle choisit un modeste logement situé dans l'une des tortueuses ruelles qui aboutissaient à la place Saint-Marc.

Elle n'avait aucun plan arrêté.

La pauvre fille n'avait qu'une idée fixe et précise : sauver Sandrigo, le sauver des coups de Roland.

Le problème était redoutable.

Elle voulait sauver Sandrigo, mais elle voulait avec non moins de force empêcher Sandrigo de frapper Roland ou Scalabrino.

Elle se trouvait ainsi prise dans un tourbillon de pensées qui tantôt la poussait d'un côté, tantôt la rejetait d'un autre, malheureuse épave s'en allant à la dérive du flot qui l'emportait.

Il se passait en elle un étrange phénomène. Ce réveil soudain d'un amour qu'elle avait pu croire assoupi, sinon éteint, l'étonnait et la bouleversait.

Elle avait aimé Sandrigo avec toute la foi naïve, toute la pureté chaste de sa première jeunesse. Puis, Sandrigo disparu pendant des années, elle avait fini par croire qu'elle ne le verrait plus jamais, et que sans doute elle l'oublierait à la longue.

Le bandit avait soudain reparu dans sa vie.

Elle avait dès lors compris que l'homme aimé était toujours présent dans son cœur et qu'il était inutile de résister à cet amour.

Arrivée à Venise, elle se demanda tout d'abord comment elle retrouverait Sandrigo et fut obligée de convenir que le hasard seul pouvait la mettre sur la voie.

Pendant quatre jours, elle erra dans Venise, parcourut surtout le port et les quais.

Le soir du quatrième jour, comme elle traversait la place Saint-Marc, elle vit tout à coup Sandrigo à quelques pas d'elle, et s'arrêta stupéfaite, se demandant d'abord si c'était lui.

Sandrigo en officier des archers !

Sandrigo accompagnant le cardinal-évêque de Venise !

Lorsqu'elle revint de son étonnement, Sandrigo avait disparu dans l'intérieur du palais de Bembo.

Elle alla se poster dans un coin, près de la Loggia, et attendit, tremblante, la tête pleine de bourdonnements confus, cherchant vainement à mettre un peu d'ordre dans ses pensées.

Sandrigo demeura une demi-heure environ chez Bembo.

Juana le vit sortir seul. Elle le suivit.

Sandrigo s'arrêta devant une maison de médiocre apparence.

C'est là qu'il demeurait. Il n'avait nullement remarqué qu'il était suivi, et d'ailleurs, sûr qu'il était de la forte position qu'il avait conquise, il ne s'en fût pas autrement inquiété.

Il occupait au premier étage de cette maison un logis composé de deux petites pièces. Il s'était logé là en attendant mieux. Et ce mieux, dans son esprit, ne pouvait être que le palais qu'il pourrait louer sur le Grand Canal lorsque la prise de Roland Candiano l'aurait enrichi.

Au moment où il poussait la porte de son logement, une main légère se posa sur son bras, et une voix tremblante murmura :

« Sandrigo... »

L'officier se retourna brusquement déjà prêt à frapper. Mais dans la demi-obscurité, il reconnut Juana, et un sourire d'ironie dédaigneuse plissa ses lèvres.

« Toi à Venise ? fit-il.

– Oui, je suis venue pour te parler, Sandrigo.

– Entre donc, ma chère *cara mia*, entre. Tu vois combien je suis heureux de ta visite. »

Avec sa politesse narquoise, il s’effaça. Juana entra, calme et grave. Sandrigo entra après elle et referma la porte.

« Assieds-toi, petite Juana », dit-il.

La pauvre femme tressaillit. C’est ainsi qu’il l’appelait jadis, dans leurs longues conversations, alors qu’elle écoutait avec une admiration attendrie le récit de ses bienfaits, comme elle eût écouté quelque belle légende.

Cependant, elle refusa d’un signe de tête l’invitation.

Son cœur battait fort, et maintenant qu’elle se trouvait en présence de l’homme aimé, toute sa résolution s’évaporait.

« Tu as donc renoncé à ton métier de gardienne pour vieillards et petites filles ? demanda Sandrigo railleur. Je te félicite. Je ne comprends pas comment une belle fille comme toi, en plein éclat de jeunesse, en pleine maturité de beauté, telle qu’une grenade qui s’ouvre au soleil, ait pu consentir à s’enterrer vive près de ce fou. Tu avais perdu la tête, petite Juana. Mais te voilà, c’est bien. Que viens-tu faire à Venise ?... Si tu veux, je te trouverai une situation... Oui, je devine ta pensée. Tu regardes mon modeste logis, et tu te demandes ce que je pourrais bien faire... Ne te fie pas aux apparences. D’ici peu, je serai une manière de personnage indispensable, ayant acquis toutes sortes de droits, et qui saura en user, je t’en répons... Parle, petite Juana. Je t’ai conservé toute mon affection, bien que tu m’aies reçu un peu fraîchement lors de la visite que je te fis à Mestre. Je fus même obligé, si je m’en souviens, de te ficeler quelque peu et de te bâillonner. Mais j’espère que tu ne m’as pas

gardé rancune, dis ? C'était de la politique, vois-tu, et la politique, ma chère, est un despote très exigeant. Ce jour-là, elle exigeait que tu fusses liée, bien que mon cœur saignât de cette exigence. Je te le répète, Juana, je puis, si je veux, te procurer une agréable position ; avec ta beauté et ton intelligence, je ne doute pas que tu arrives à te débrouiller alors. Voyons, que dirais-tu d'un poste de première camériste dans une honnête et riche maison de Venise ? Je connais un de mes amis intimes qui va se marier prochainement, très prochainement, et qui, pour toutes sortes de motifs que je t'expliquerai plus tard, ne serait pas fâché de placer près de sa jeune femme une fille dévouée, capable de tout comprendre. Je puis te recommander à cet ami qui, j'en suis sûr, t'accueillera favorablement. Qu'en dis-tu ? Que penses-tu ? Que rumines-tu ?...

– Sandrigo, dit Juana, je suis venue pour te sauver.

– Me sauver ? De qui donc ?

– De Roland Candiano. »

Sandrigo bondit ; il se leva si brusquement que l'escabeau sur lequel il s'était assis se renversa. Cette teinte d'ironie qu'avait prise son visage fit place à une indicible expression de haine.

« Encore cet homme ! gronda-t-il. Cet homme qui m'a humilié, qui a infligé à mon orgueil une inguérissable blessure ! Oh ! je le hais de toute mon âme. Juana, tu es une bonne fille, et je te demande pardon de n'avoir pas toujours été avec toi aussi fraternel que j'aurais dû l'être. Tu viens exprès à Venise pour me prévenir. C'est beau, sais-tu, ce que tu fais là ! Car enfin, je t'ai bien maltraitée à Mestre. Donc, cet homme est à mes trousses ! Damnation, je donnerais dix ans de ma vie pour me trouver seul à seul avec lui ! Tu ne sais pas ce qu'il m'a fait, Juana. Ah ! j'ai beau être officier des archers de Venise, j'ai beau porter un cos-

tume que l'on salue, j'ai beau être admis dans la société vénitienne, j'ai beau avoir la gratitude de certains personnages comme l'évêque et le doge, je n'arrive pas à oublier les ivresses de la vie libre de la montagne... J'en ai été chassé, Juana ! Chassé comme un laquais, moi qui en étais le roi redouté ! Un homme s'est trouvé qui m'a vaincu, qui m'a fait crier de douleur et pleurer de rage devant nos bandes. J'ai fui honteusement. Mais ces larmes que j'ai dévorées, ce sont autant de gouttes de fiel qui sont tombées dans mon cœur... Ainsi donc, Roland Candiano vient sur moi ? Oh ! merci, petite Juana, d'être venue me prévenir !... Le misérable ! Tu vas tout me dire, n'est-ce pas ? Tu as surpris ses intentions ? Tu sais sans doute où il se cache ?... Ne crains rien, Juana ; dis-moi où je puis le rencontrer, et dans une heure, Roland Candiano aura vécu.

– Sandrigo, dit Juana, tu ne tueras pas Roland Candiano.

– Qui m'en empêchera ?

– Moi.

– Tu es folle ?

– Regarde-moi, fit-elle tristement, ai-je l'air d'une folle ?

– Je ne te comprends pas. Tu dis que tu veux me sauver de Roland Candiano, et en même temps tu m'annonces que tu m'empêcheras de le frapper.

– J'ai dit ce que j'ai dit, Sandrigo. Écoute : si Roland te frappe, je mourrai de désespoir. Et c'est pourquoi je suis venue te sauver. Mais avant que tu le frappes, toi, il faudra que tu me tues moi-même. »

Sandrigo éclata d'un rire violent :

« Que signifie cette polenta ? Tu veux et tu ne veux pas...

– Je ne veux pas que tu meures, et je ne veux pas qu’il meure ; pardonne-moi, Sandrigo, de te dire si mal ce que je pense pourtant avec toute mon âme ; ne vois-tu pas combien je suis troublée, et que tes regards de colère me bouleversent ?

– Tu ne veux pas qu’il meure, et tu prétends me sauver ? Ah ! çà, tu n’as donc pas entendu ce que je t’ai dit ? Que je hais cet homme plus que tout au monde, que je l’exècre au point qu’il n’y aura pas de repos pour moi tant qu’il vivra ? Que je l’aie à portée de ce poignard, une bonne fois ! »

D’un coup furieux, Sandrigo enfonça dans une table le poignard qui vibra pendant quelques instants.

Mais aussitôt, il songea que s’il effrayait Juana, il ne saurait rien.

« Voyons, reprit-il d’une voix plus calme, puisque tu ne veux pas que je touche à Roland Candiano, explique-moi comment tu prétends me sauver ?

– Je vais te le dire, Sandrigo. Venise est à Mgr Roland. C’est son champ de bataille. Tu ne sais pas, tu ne peux savoir ce qu’il a souffert ; je le sais, moi ! Et je sais combien juste est l’œuvre qu’il poursuit. Eh bien, sache-le, il va passer ici comme passent les brûlants météores qui parfois ravagent la plaine, déracinent les arbres et renversent les maisons. Malheur à qui se trouve sur le passage des tempêtes et des justiciers... Pourquoi te trouverais-tu sur ce passage, Sandrigo ? Va-t’en. Je sais qu’il ne te poursuivra pas. Je sais que tu ne seras point frappé si tu ne lui fais obstacle...

– Ah ! ah ! je commence à comprendre ! ricana l’officier.

– Que veux-tu dire ?

– Que Roland Candiano t’a envoyée à moi. Il a donc bien peur ?

– Tu te trompes, dit gravement Juana. Mgr Roland ne m’a point parlé de toi. C’est moi qui ai parlé. Et j’ai lu dans ses yeux que tu serais épargné, pour l’amour de moi, si tu te retires du champ de bataille.

– C’est-à-dire si je quitte Venise ? »

Juana joignit les mains.

« Oui, dit-elle, c’est cela. Voilà le vrai. Partons ensemble, Sandrigo. Le veux-tu ? Je te suivrai. J’irai où tu voudras. Je te servirai. Je serai ta servante, ta sœur ou ton amante. »

Une fois encore le rire terrible de Sandrigo retentit.

« C’est pour me proposer cela que tu es venue à Venise ?

– Oui !

– Eh bien, dit-il froidement, ta petite combinaison en vaut une autre. Seulement, il y a un petit empêchement...

– Ta haine ? Oh ! si tu connaissais Roland Candiano...

– Allons, tais-toi ! gronda-t-il ; si je connaissais cet homme, ce serait pour le haïr davantage ! Mais ce n’est pas la haine qui m’arrête, petit Juana.

– Qu’est-ce donc alors ?

– L’amour. »

Elle demeura étourdie sur le coup, toute blanche, souffrant à cette minute toutes les tortures qu'un cœur de femme est capable de subir sans se briser.

« Eh oui ! continua Sandrigo avec une volonté féroce d'écraser la pauvre femme, j'aime, je suis aimé, et samedi, dans Saint-Marc, le lieutenant Sandrigo se mariera, aux yeux de Venise assemblée pour cette belle cérémonie... Cela a l'air de t'étonner... Cela est, cependant. Maintenant, si tu tiens absolument à connaître ma fiancée, je n'ai rien à te cacher : c'est Bianca. »

Juana, qui jusque-là était demeurée debout, se laissa tomber sur l'un des escabeaux qui garnissaient la chambre.

« Tu vois, acheva froidement Sandrigo, qu'il m'est impossible de quitter Venise en un pareil moment... Allons, petite Juana, il se fait tard, tu peux t'en aller, car à la nuit noire, tu serais exposée à de mauvaises rencontres... J'espère que tu reviendras me voir ?... Et même, quand je serai installé dans le palais que je dois habiter avec Bianca, tu seras toujours la bienvenue... »

Depuis quelques minutes, et tout en parlant, le bandit avait discuté avec lui-même s'il poignarderait Juana ou s'il la retiendrait prisonnière pour l'empêcher d'aller retrouver Roland. Mais il se dit qu'en la laissant partir, il saurait peut-être ce qu'il voulait savoir, c'est-à-dire la véritable retraite de Roland. En effet, il ne doutait pas que Juana ne lui eût été envoyée par lui.

Quant à Juana, les dernières paroles de Sandrigo semblaient l'avoir privée de sentiment. C'était toute une vie de rêve qui s'écroulait. Jusque-là, elle avait espéré vaguement, sans que son espoir eût jamais pris une forme précise. Maintenant, tout était fini.

Elle se leva et se dirigea péniblement vers la porte.

« À bientôt », dit Sandrigo.

Elle balbutia quelques mots inintelligibles et s'en alla, si abattue, si courbée, qu'on l'eût cru soudainement vieillie. À peine eut-elle disparu dans l'escalier que Sandrigo s'élança à son tour et se mit à la suivre de loin. Il la vit entrer dans une maison qu'il nota soigneusement puis s'éloigna.

Une demi-heure plus tard, il reparaisait, accompagné d'un sbire.

« C'est là, lui dit-il. Il faudra savoir exactement où elle loge, de façon qu'on puisse entrer chez elle sans se tromper.

– Ce ne sera pas difficile.

– Bon. Vous monterez la garde devant la maison, jusqu'à ce que vous soyez relevé. Si elle sort, vous la suivrez. Si quelqu'un vient la voir, je devrai en être prévenu tout aussitôt.

– Les ordres de Votre Seigneurie seront exécutés de point en point. »

Sandrigo rentra alors tranquillement chez lui.

Dans son pauvre logis, Juana sanglotait...

*

* *

Pendant que Juana se désespérait et pleurait, pendant qu'elle se penchait, avec ce vertige particulier de l'affolement, sur le nouvel abîme qui s'ouvrait dans son cœur, et qu'elle se de-

mandait avec terreur si elle allait se mettre à être jalouse de Bianca, pendant ce temps, Sandrigo, rentré chez lui, faisait une toilette soignée.

On venait de lui apporter un costume de grande tenue qu'il allait endosser pour la première fois. Ce costume se composait d'un haut-de-chausses violet, d'un pourpoint de velours de même couleur, d'un manteau court doublé intérieurement de soie violette et d'une toque à plume blanche sur le galon de laquelle était brodé en or le lion de Venise. Un baudrier de soie brodée soutenait l'épée de parade, tandis qu'à la ceinture pendait un court poignard à manche d'or, accroché à une chaînette d'or.

S'étant revêtu de ce costume, Sandrigo se regarda dans une glace et murmura :

« Qui donc reconnaîtrait en moi le bandit Sandrigo ? Personne, je pense. »

Un nuage voila soudain le sourire qui avait éclairé sa physionomie.

« Non, personne... pas même mes anciens compagnons de la montagne. »

Il avait fait tomber cette barbe un peu hirsute qu'il portait jadis, et ses cheveux noirs bien peignés, naturellement ondulés, n'encadraient pas sans une sorte de grâce un visage qui, au repos, pouvait inspirer à des indifférents une certaine sympathie.

À ce moment, ce visage n'eût inspiré que de la terreur.

Les sourcils froncés, les dents aiguës à demi découvertes par un rictus de menace, les yeux durs, Sandrigo songeait :

« Cette bonne Juana ! Grâce à elle, je vais retrouver celui qui m'a chassé, qui m'a volé la royauté de la montagne. Et ce jour-là, malheur à lui ! Allons, petite Juana, va retrouver ton cher protecteur Roland Candiano ; va ma fille, montre-nous le chemin... »

La sombre expression disparut soudain, et le visage se détendit.

Sandrigo venait d'achever sa toilette en posant sa toque sur sa tête, et ses pensées prenant un autre cours, il murmura :

« Allons !... La conquête que je vais entreprendre ce soir est moins difficile ! »

Sandrigo se trompait. Semblable à tous les « beaux garçons » il avait de lui-même trop bonne opinion, ou des autres trop mauvaise opinion, comme on voudra.

En réalité, il lui était peut-être plus aisé de tuer Roland, tout doucement, au détour de quelque ruelle, que de mener à bien la conquête de Bianca. Car c'est à cette conquête-là que songeait Sandrigo.

Il sortait de chez Bembo où Juana l'avait vu entrer.

Et Bembo lui avait assuré que tout serait prêt pour la cérémonie du surlendemain ; on était au jeudi soir et le mariage dans Saint-Marc, avec bénédiction épiscopale, chants et hautbois, en présence de la meilleure société de Venise, devait avoir lieu le samedi.

Ce soir-là, Imperia donnait une grande fête à laquelle elle avait convié tout ce que Venise comptait de patriciens ou d'artistes. Cette fête devait être une sorte de célébration des fiançailles. Le mariage, qui déjà faisait du bruit dans la ville, devait

être officiellement annoncé. Sandrigo devait être présenté, ainsi que Bianca.

On comprend dès lors tout l'intérêt que cette soirée avait aux yeux de Sandrigo.

Mais il n'était pas le seul à s'intéresser à cette fête.

Dans la maison de l'île d'Olivolo, Roland et Scalabrino se préparaient, eux aussi, à y assister.

Roland revêtait un costume pareil à celui qu'il portait dans cette nuit à jamais mémorable en son existence où il avait délivré Imperia sur les quais d'Olivolo.

Par bravade, peut-être, ou parce que cela rentrait dans son plan, Roland ne changea rien à son visage et ne se livra à aucun déguisement de la tête. Mais il mit un loup noir. Dans Venise, cité du mystère, le loup était non seulement toléré, mais accepté comme faisant presque partie du costume. En plein jour, les jolies Vénitiennes portaient un loup pour garantir leur visage contre les ardeurs du soleil, comme on met parfois des écrans devant certaines pêches pour leur conserver leur duvet. Dans beaucoup de fêtes, les hommes portaient également un loup, soit pour ne pas être reconnus, soit simplement par cette passion du mystère qui caractérisait les Vénitiens. On aimait alors à « intriguer » dans les fêtes, c'est-à-dire à faire chercher qui pouvait bien être tel beau cavalier qu'on ne reconnaissait ni à sa taille ni à son costume. Il va sans dire que lorsqu'il s'agissait d'une fête chez une courtisane telle qu'Imperia, la majeure partie des invités cachaient soigneusement leurs visages. Seuls les jeunes gens et ceux qui n'avaient rien à craindre de la médisance venaient à visage découvert.

La fête devait commencer à dix heures pour se terminer à deux heures du matin. On en parlait dans Venise depuis trois

jours, et les initiés vantaient d'avance les merveilles grâce auxquelles Imperia comptait éblouir Venise accourue chez elle.

Au moment où Roland acheva de s'habiller, il était onze heures et demie, c'est-à-dire que la fête de la courtisane devait battre son plein.

Roland descendit dans cette pièce du rez-de-chaussée où, la veille, Scalabrino lui avait amené – apporté si mieux l'on aime – Guido Gennaro, le chef de la police.

Là, plusieurs hommes étaient rassemblés.

Et si le même Gennaro se fût trouvé là, il eût précisément reconnu ceux qui, derrière le maître-autel de Saint-Marc, l'avaient jugé et condamné.

Chacun de ces hommes avait sans doute reçu des instructions antérieures, car Roland se contenta de leur dire.

« Vos hommes sont prêts ? »

– Ils seront à leurs postes à deux heures, maître.

– Bien ; à deux heures et demi précises, je sortirai du palais. Alors, c'est qu'il ne faudra rien faire. Si, au contraire, je n'ai point paru, l'attaque commencera lorsque tintera la demie. »

Les chefs se levèrent, saluèrent gravement celui qu'ils appelaient « maître » et sortirent sans bruit.

« Réussirons-nous, monseigneur ? » demanda alors Scalabrino d'une voix tremblante.

Roland sourit.

« Rassure ton cœur paternel, dit-il de cette voix douce, grave et tendre qui produisait une si profonde impression sur Scalabrino ; rassure-toi, mon brave compagnon ; nous sommes deux cents pour cerner un palais et faire capituler une femme...

– C'est vrai, monseigneur, pardonnez-moi. Je devrais avoir ce soir la confiance sans limites que j'ai en vous. Je sais que vous me rendrez ma fille ; j'en suis sûr uniquement parce que vous me l'avez promis. Et pourtant... Je redoute je ne sais quel malheur imprévu.

– Ce soir à huit heures, Bianca était encore dans son appartement au fond du palais de sa mère ; je m'en suis assuré... »

Scalabrino garda un moment le silence.

« Monseigneur, reprit-il tout à coup, vous avez assigné à chacun son rôle excepté à moi. Que devrais-je faire ?

– Toi, rien. Tiens-toi sur le quai, en face la porte d'entrée du palais Imperia. Et attends là jusqu'à l'heure convenue, c'est-à-dire jusqu'à la demie de deux heures.

– Pourquoi n'aurai-je rien à faire, moi ? » fit Scalabrino. Roland plaça sa main sur l'épaule de Scalabrino.

« Parce que, pauvre père, ta pensée vacille, ton cœur frémit ; ta main tremblerait ; songe qu'une hésitation pourrait tout compromettre. Crois-moi, laisse-nous faire, nos compagnons et moi. Ce qui a réussi une fois en de mauvaises conditions, doit réussir ce soir où les conditions les plus favorables sont réunies. »

Scalabrino s'inclina, vivement ému.